

« Mon grand-père m'a donné

le goût de l'autre »

Caroline Pauwels est la rectrice de la VUB, l'université libre flamande de Bruxelles, depuis deux ans. Découverte des racines d'un personnage qui étonne, détonne et se bat.

« Mon premier achat, à 21 ans, c'était une grande table. Bienvenue ! »

Caroline Pauwels est plus que tout attachée à la liberté d'expression et la défense de valeurs que, dit-elle, l'Europe néglige. Elle nous dit ce qui lui donne cette faculté d'indignation et cet intérêt forcené pour le monde.

Vous ne seriez pas devenue ce que vous êtes si ?

Je répète sans cesse à mes étudiants cette phrase de R. Williams, que j'ai complétée depuis : « It matters greatly where you start » (ce qui compte énormément, c'est là où vous avez commencé), « who you meet » (qui vous rencontrez), « who you care for » (qui vous est précieux) et « what you aim for » (ce que vous voulez réaliser).

Pour vous, c'est où le « commencement » ?

Dans un milieu très traditionnel, avec un catholicisme bien présent. Mon grand-père paternel, Etienne Pauwels, père de cinq enfants, était directeur d'agence à la Générale de banque. Nous sommes ici à Graauwe, dans la Zélande hollandaise, à

« Mes enfants, Emil et Anna Violette, ont dû construire une relation à leur père, pas classique »

25 kms de Saint-Nicolas où je suis née et où j'habitais. Tous les week-ends, pour Saint-Nicolas ou les œufs de Pâques, toute la famille se retrouvait dans la petite maison de pêcheur que mes grands-parents paternels avaient achetée, ici, à proximité de l'eau. Il y avait 15 petits-enfants, dont deux sont décédés très jeunes : ce fut un choc pour la famille, tant nous étions proches. Cela fragilise les liens entre frères et sœurs et entre cousins et cousines, puis cela rend plus fort par la suite.

Il y avait une sorte de chaos que j'aimais bien, et qui n'était peut-être pas très flamand. Ce qui comptait, c'était de se retrouver. Mes grands-parents avaient perdu leur premier enfant, Noël - son prénom sera donné à mon père - et cela a beaucoup marqué ma grand-mère. C'est peut-être ce qui explique ce clan et l'envie de garder tout le monde ensemble. A chaque fois, nous étions une trentaine, amis et famille confondus. Tous les petits-enfants dormaient dans un dortoir, les parents, je ne sais pas où, je ne me suis jamais posé la question (elle rit). Pour les vacances, on allait en France ou en Espagne mais que ce soit ici, ou à l'étranger, c'était toute la famille qui partait. Lorsque cette première petite maison a été

vendue, mon père en a alors acheté une, derrière, revendue à sa mort. Et puis mes amis et mentors ont acheté celle où nous nous trouvons. J'ai écrit ma thèse ici durant plusieurs mois, nageant le matin et courant l'après-midi.

En quoi ce grand-père Etienne Pauwels fut déterminant ?

C'était le pater familias. Il parlait cinq langues, c'était un networker à sa façon. Il avait deux dictons : « Chaque langue en plus que tu parles, feru de toi un homme ou une femme de plus » et « Le repas d'un ami est bientôt prêt ». La petite maison s'agrandissait, et la table aussi, au fur et à mesure de l'arrivée des invités improvisés de mon grand-père.

« Je ne serais pas devenue ce que je suis sans mon grand-père Etienne » ?

Qui m'a donné ces deux messages : il faut toujours souhaiter la bienvenue à quelqu'un, qu'il ait fait ou pas, et il faut parler plusieurs langues, car ce sont des ponts pour aller vers les gens. Même si on ne parle pas bien, il faut faire l'effort. Il était comme ça par nature, une sorte d'internationaliste qui voyageait beaucoup. Avec sa femme d'abord, et ensuite seul avec sa fille, ma marraine, longtemps célibataire et qui a été aussi très importante pour moi.

Une famille qui n'était pas marquée par l'identité flamande ?

Comme dans chaque famille flamande, je pense qu'il y a un passé que je n'arrive pas très bien à saisir. Pendant la guerre,

sa maison de directeur de banque avait été confisquée par des Allemands avec lesquels ils ont lié une amitié. Après la guerre, je sais qu'ils sont allés leur rendre visite. Il y avait aussi des collaborateurs dans la famille, mais on n'en a pas beaucoup parlé. Mais mon grand-père paternel n'était pas un identitaire flamand. On regardait chaque dimanche avec lui « Visa pour le monde » à la RTBF, il tenait à nous parler dans d'autres langues et il chantait toujours Edith Piaf « Non, je ne regrette rien » et « La vie en rose » (elle rit). Comme petit enfant c'était important de « prester » à ses yeux : il était exigeant mais tellement généreux et joyeux, hors du commun.

Vous n'avez pas été élevée dans le rejet de la puissance francophone ?

Non. Son message était plutôt : on est un petit pays, on parle trois langues, à la croisée entre culture française et germanique, quelle chance, on a le meilleur de l'Europe. On a été éduqué à voyager en Allemagne, en France, en Espagne, parce qu'il y avait une vraie fierté européenne. Mon grand-père lisait tous les jours De Standaard, La Libre Belgique et Paris Match, pour les grands reportages.

Côté maternel ?

C'était un tout autre milieu, plus terrien,

avec aussi cinq enfants. Mon grand-père, René De Baere, était un boucher avec de très belles mains. J'allais manger chez eux, chaque jeudi, des bolleljes avec des frietjes et de la Piedboef grenadine. Son expression à lui, c'était : « De frietjes zijn niet geteld » (les frites ne sont pas comptées). La générosité, des deux côtés ! Gabrielle, ma grand-mère maternelle, n'a jamais mis les pieds dans la boucherie. Elle

était raffinée et elle trouvait que la viande, c'était trop terre à terre. Mais elle était extrêmement habile de ses mains. La Saint-Nicolas était magique, tout se passait dans leur grand salon transformé en un lieu extraordinaire : elle avait tout fait elle-même, les poupées et leur maison. Mon grand-père faisait tout pour sa femme qu'il adorait. Ma mère et ma tante disaient qu'elle n'était pas forcément très affectueuse mais qu'elle montrait son affection par ce qu'elle réalisait.

Comment vos parents se sont-ils rencontrés ?

Aucune idée. Mon père a travaillé toute sa vie chez Esso, dans les relations publiques. Ma mère était infirmière, une très belle femme souvent peinte. Nous sommes trois filles. Je suis la petite dernière, de six ans plus jeune que la précédente.

Que vous a laissé cette enfance en tribu ?

La générosité de la table et le « tout le monde est le bienvenu » chez moi. Mon premier achat, à 21 ans, fut une grande table que j'ai toujours aujourd'hui. Cela m'a donné l'envie d'aller vers l'autre mais sans hiérarchie. J'ai du respect pour ce que font les gens, manuels ou intellectuels. Ceux qui font de la politique m'impressionnent, mais la hiérarchie n'a aucune importance pour moi. Cela m'a aussi apporté l'intérêt pour l'international, le monde, pour la nature et pour l'autre.

Votre vie privée est un peu particulière ?

Elle ne l'est pas pour moi car c'est ma vie. J'ai deux enfants. Mon fils aîné, Emil, a eu 21 ans. Il est né quand j'avais 33 ans, après ma thèse. Je n'aurais pas voulu l'avoir avant. Anna Violette est née alors que son père était très malade. Je voulais savoir si j'attendais une fille ou un garçon, car nous ne savions pas si son père vivrait assez longtemps pour la voir. Lorsqu'il s'est rétabli, il n'a pas supporté de vivre à Bruxelles, Anna venait juste de naître. J'étais nez à nez avec un mur, je me suis dit : « Il faut

que tu te retournes et que tu continues à marcher. » Pour lui, un Breton ayant beaucoup voyagé et vécu longtemps au Maroc, il était vital de reprendre la route et de redevenir nomade. Il s'est d'abord installé à Vanuatu, mais c'était impossible pour moi de vivre sur une île si petite, avec des backpackers. J'ai décidé de rester à Bruxelles avec nos deux enfants. C'était bien comme ça. Il était beaucoup plus heureux sur d'autres continents. Aujourd'hui, il vit en Guinée Bissau. Les enfants peuvent y aller facilement. Ils se retrouvent toujours quelque part, parfois en Bretagne avec le clan paternel qui compte plus de 1.000 membres.

« Je ne serais pas ce que je suis », si quoi

par rapport à cette histoire de couple ?

Ce sont mes enfants qui sont devenus ce qu'ils sont avec ce contexte. Ce n'est pas une famille comme les autres, ils ont dû constituer la relation avec leur père qui n'est pas du tout classique. Mais je n'ai pas de ressentiment, j'aime ce qui est. Je voulais donner une base à mes enfants : quand on a des racines fortes, on peut facilement les quitter sans être déstabilisés. Ils ont aujourd'hui des opinions très précises sur ces racines-là mais ils ont surtout désormais leur propre vie. Emil (Rousseaux, c'est son nom (elle rit.) étudie les sciences politiques et la philosophie au Canada et va faire seul cet été la route vers Compostelle. Je sais que chez lui aussi résonnent les leçons de famille, il a entendu Camus et tout ça (elle rit). Anna Violette a 18 ans. C'est quelqu'un d'extrêmement gai, entreprenant, elle peint et crée. Elle va refaire sa rhéto au Japon - elle a fait cinq ans de japonais. Un au Canada et une au Japon, ça ne va pas aller du tout (elle rit), mais c'est la même admiration envers eux.

Les enfants, cela rend humble ?

Incrediblement. Mais c'est surtout la source de la plus grande beauté. Dans la franc-maçonnerie, il y a cette devise « Schoonheid, Vrijheid et Broederlijkheid » (Beauté, Liberté et Fraternité). « Schoonheid », c'est dans l'art mais aussi chez les gens. Ce périple avec eux me rend humble. Emil me confronte beaucoup plus qu'avant sur l'Europe notamment. Anna Violette de même.

Et Bruxelles dans tout ça ?

Bruxelles rejoint toutes les contradictions que je trouve intéressantes : belle et pas belle, internationale et très locale. C'est aussi la métaphore de mon enfance : le côté bon vivant de mon grand-père, une ville cosmopolite, mais qui ne se prend pas au sérieux. Je suis une « possibiliste », je vois les possibilités plus que les problèmes. Ici j'ai la possibilité de rassembler des gens, notamment autour de Bruxelles. J'aimerais que le B de VUB soit ancré dans les esprits, mais que pas pour un mandat, c'est très court, j'en ai déjà dans ma troisième année. J'ai peut-être l'amour des amours impossibles. ■

Propos recueillis par
BÉATRICE DELVAUX

MAKING OF

C'est à Graauw que Caroline Pauwels nous a donné rendez-vous en ce dimanche matin de juillet. Un petit village néerlandais au bord de l'Escaut, à un peu plus d'une heure de Bruxelles. La famille, on devrait dire la tribu Pauwels, y a tenu ses quartiers généraux durant des années. Les derniers kilomètres sont magnifiques avec ces rangées de hauts arbres bordant des routes pavées. On s'arrête près d'une vieille maison, en contrebas d'une petite route, avec à l'arrière une vue sublime sur la campagne. « Caroline n'est pas là, elle est toujours en retard », nous dit l'amie qui nous accueille.

Mais elle fera mentir l'adage, elle est là : « Dit zijn mijn mentoren », dit-elle en désignant ses quatre mentors. Des professeurs de la VUB, Jean-Claude Burgelman a été son promoteur de thèse, Catharina Lis, historienne spécialiste du travail (tout comme son mari Hugo Soly) fut sa patronne lorsqu'elle est devenue assistante. « Pour moi, Rina, c'est la méthodologie VUB : "Ah, tu penses cela, pourquoi ?" Aujourd'hui, ce sera à nouveau pareil, elle va me demander pourquoi je fais cela à la VUB, me dira ce qui va et ne va pas. » La bande des cinq se retrouve pour des réunions rituelles, deux fois par an : à Graauw l'été, à Bruxelles l'hiver. On s'installe dans le jardin. En fin d'interview, Caroline va donner ce conseil aux jeunes, une quasi-injonction : « Change le monde. Je pense qu'il est temps. »

Caroline Pauwels

Caroline Pauwels (53 ans) est rectrice de la VUB depuis septembre 2016. Née à Saint-Nicolas, elle a étudié la philosophie à l'Ufsia (Anvers) et les sciences de la communication à la VUB. Elle a deux enfants, habite actuellement à Watermael-Boitsfort et organise depuis 2015 « Difference Day » en mai, des journées consacrées à la liberté d'expression.

Votre famille est catholique ?

Mon grand-père paternel était catholique mais un libre penseur qui se moquait de beaucoup de choses, ma grand-mère par contre était très catholique. Mon père, éduqué par cette mère très importante pour lui, voulait un enterrement catholique mais ma mère a été très claire : pas de sermon, de la belle musique, c'est tout et elle n'est pas allée au cimetière. Mais elle a seulement appris que j'étais franc-maçonne lorsque je suis devenue rectrice.

Pourquoi cette « conversion » ?

C'est un cheminement qui commence peut-être à la maternelle où je demandais systématiquement à la sœur, qui s'occupait de nous, d'enlever son voile. J'ai fait mes deux communions mais à 12 ans, j'allais au catéchisme que je n'aimais pas du tout. L'école catholique en secondaire a achevé de m'éloigner de la religion. D'une part, parce que la prière tous les matins, la messe une fois par semaine, la confession une fois par mois étaient des « tue-religion » et représentaient ce dogmatisme religieux que je mettais en question. D'autre part, parce que quatre fantastiques professeurs en latin et grec, dont certains s'opposaient à la direction, ont facilité mes mises en question. Je trouvais très intéressant de lire ces mythes et ces textes où l'on se moquait des dieux humains. J'ai eu très tôt cette habitude du questionnement systématique. Mais à l'inverse de certains francs-maçons ou libres

penseurs, je ne considère pas ce que je suis catholique ou religieux soit mauvais. Tant que la religion ne devient pas politique et reste une quête existentielle, je n'ai aucun souci.

Pourquoi la franc-maçonnerie ?

Quand j'étais petite, le seul contact que j'avais eu avec ce monde était un poème : « De Vrijmetselaar », écrit par une jeune fille très catholique, recueillie par mes grands-parents. Le franc-maçon y mourrait seul dans une chambre et sa famille disait à son épouse : « Il faut que tu craches sur le crucifix. » Après l'école catholique, les jésuites d'Anvers, la KUL, aller à la VUB était déjà un pas, en avant, en arrière, sur le côté, je ne sais pas. (Elle rit.) Mais un pas qui s'est fait sans interdit familial : on savait que je faisais mon chemin et que je voulais partir de Saint-Nicolas.

Je suis devenue franc-maçonne en 2007-2008 à la fin de mon périple. Je savais que la franc-maçonnerie existait à la VUB, sans que ce soit un bastion, et j'avais déjà été « demandée » deux fois, sans donner suite. Et puis, comme je vous ai dit « it matters greatly who you meet » : c'est ceux qui vous demandent - des gens avec lesquels j'avais des discussions philosophiques -, qui ont un impact. Ma loge est mixte et internationale, c'est très important pour moi.

Qu'est-ce que cela vous apporte ?

La symbolique qu'on reste toujours élève.

J'adore cette métaphore qui dit qu'on n'en a jamais fini avec l'apprentissage. C'est peut-être la plus forte leçon de ma propre vie et la raison pour laquelle j'ai toujours beaucoup aimé la chanson de Jean Gabin : « On sait qu'on ne sait jamais. » (Elle rit.) Le travail n'est jamais fini, il faut recommencer à zéro, jour après jour : c'est cela, pour moi, la franc-maçonnerie et le rôle de la loge. Cela m'attriste quand les francs-maçons ont des positionnements dogmatiques opposés à cette quête, au fait de chercher.

Ce n'est pas un club de gens qui se rendent des services ou exercent des influences en secret ?

On aime bien donner de la puissance aux réseaux pas très explicites. Mais je ne l'ai pas ressenti comme ça et la VUB, elle, n'est pas un bastion franc-maçon. Quand je prends une décision dans mon travail, on me juge, sans vraiment me connaître.

Comment lorsque vous invitez Theo Francken à prendre la parole à la VUB ?

Non, car là je me suis sentie extrêmement en phase avec ce que je ressens : cela m'intéresse beaucoup plus d'écouter les gens avec des lunettes que de leur dire ce que je pense. C'est ceux qui sont en désaccord que d'être dans des milieux qui me rassurent. La franc-maçonnerie est surtout un lieu où je peux écouter. ■

Propos recueillis par
B.D.X.

convictions « Franc-maçon, c'est être toujours élève »

journalisme « C'est un des plus beaux métiers »

Pourquoi cette passion du journalisme ?
Par désir de comprendre. Par ailleurs, mon parrain, Paul De Baets, était le rédacteur en chef de Het Volk. J'étais fière de lui, je trouvais cela un beau boulot même si je n'étais pas d'accord avec son journal. J'ai par ailleurs toujours beaucoup écrit, pour mes enfants ou à mes parents. Et puis il y avait ces grands reportages dans les Paris Match de mon grand-père, que je trouvais magiques. On n'était pas toujours d'accord avec les médias à la maison, mais on avait un grand respect pour le métier de journaliste. C'est un des plus grands et beaux métiers du monde.

Pourquoi ne pas l'être devenue ?
J'ai fait philo et puis communication, mais en route, j'ai rencontré Karel Van

Miert qui a beaucoup compté pour moi. Il était mon professeur et j'ai fait mon mémoire de licence sur l'amour pour l'Europe. Je suis devenue stagiaire à la Commission dans son cabinet. C'était fabuleux : c'était la Commission Delors. J'ai pu rencontrer les Lamoureux, les Pascal Lamy. J'ai appris de Van Miert l'amour pour l'Europe et le non-dogmatisme. Quand il est devenu commissaire à la Concurrence, sa famille socialiste lui reprochait de questionner le service public, mais il avait tout à fait raison. J'ai fait ma thèse sur la concurrence dans les médias : la domination c'est humain, et quand on fait un abus de position dominante, c'est injuste et cela me révolte. Ce fut une formidable époque de ma vie.

Frustrée de ne pas avoir été journaliste ?
Non, mais c'est pour cela sans doute aussi que j'organise « Difference Day » à Bozar en mai, c'est ma manière de rendre hommage au journalisme, avec la croyance que même si les médias n'aident pas toujours la démocratie, sans journaliste, elle n'est pas possible. J'ai fait cela aussi car je perdis confiance en l'Europe, fondée sur les libertés toutes fondamentales qu'elle ne défend plus.

Le prochain combat ?
Après le rectorat, je voudrais travailler sur le droit des enfants. J'aime bien m'occuper « des débuts ». ■

Propos recueillis par
B.DX.

LA FAMILLE

pleine mer dans notre bateau de pêcheur ou à faire du ski nautique avec le bateau d'un de mes oncles, un peu dandy. »

MES MENTORS

« Mon grand-père était hors du commun »

« Si mon grand-père Etienne avait acheté un mouton et qu'il croisait quelqu'un, il lui disait : "Il y en a pour tout le monde, viens à la maison." Sa femme Anna, dite "Fillette" tant elle était fragile et mince, était très serviable, trop sans doute. Mon grand-père décidait : "Aujourd'hui, on va manger cela." Et Fillette pouvait cuisiner pour tout le monde. »

GRAUW

« Le paradis de la tribu Pauwels »

« C'est la petite maison de pêcheurs de mon grand-père. On s'y retrouvait toujours à 30, parfois coincés en

pleine mer dans notre bateau de pêcheur ou à faire du ski nautique avec le bateau d'un de mes oncles, un peu dandy. »

dans le raisonnement solitaire". Je suis aussi très Hannah Arendt : "On doit écouter pour comprendre", comme elle l'a fait lors du procès Eichmann, sans pour autant trahir son peuple. On doit le faire seul, sans influence des jugements et de ce que les gens disent. Devenir homme, c'est comme Arendt et mon grand-père le disaient, aller vers l'autre pour forger son opinion. Quand on me parle de quelqu'un, j'ai envie de le rencontrer. »

« Karel Van Miert a beaucoup compté pour moi »

« Van Miert était ouvert à tous sans hiérarchie, mais avec le respect comme règle d'or, il voulait faire les choses mais sans être "le chef". Je l'ai toujours senti comme égal entre les égaux - il venait manger avec le cabinet dans mon petit kot. J'ai beaucoup aimé son humilité et son internationalisme. C'était aussi un terrien. Je n'ai pas la main verte mais j'ai un jardin avec des pommiers. La nature qui se reconstruit, c'est une belle leçon de vie. Son chef de cabinet, Michel Vanden Abeele était dur, provocateur avec un humour extraordinaire. C'est toujours une leçon de vie quand on va chez lui : on est bien déstabilisé dans ses opinions. »

« L'esprit VUB »

« On se retrouve deux fois l'an : Catharina Lis et Hugo Soly, historiens à la VUB, mon promoteur Jean-Claude Burgelman et son épouse (à gauche). »

« Je suis très Camus et Arendt »

« Je suis très Camus : "La course à la liberté est une course bien solitaire, point de champagne à l'arrivée" ou encore "Seul devant ses juges dans le box", ou encore "On devient homme en pluralité et on devient plus sage